



À tous les Pierrots

Marcel Sanguet

DANS **SPIRALE - LA GRANDE AVENTURE DE BÉBÉ** 2019/2 N° 90 , PAGES 31 À 41
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 1278-4699

ISBN 9782749264714

DOI 10.3917/spi.090.0031

Date de mise en ligne : 16/09/2019

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-spirale-2019-2-page-31?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

À tous les Pierrots

Marcel Sanguet
psychologue clinicien, psychanalyste,
Chambéry

marcel.sanguet@wanadoo.fr

« *Quand j's'rai grand, on s'mariera,
Pis on aura plein d'enfants,
Même que ce s'ra un garçon,
Même qu'i s'appellera Pierrot* »
Renaud, « *Peau aime* », 1979.

À la fin des années 1970, Renaud avait troqué depuis quelque temps déjà son look Poulbot parigot (casquette foulard et veste à carreaux) pour celui du zonard (perfecto, jean et santiags). Mais, inquiet par la violence de ses modèles – les classes dangereuses parce que populaires –, il tenait en fin de concert à déclamer une petite ballade « démystificatrice » qui s'intitulait « *Peau aime* ». On y apprenait que non, Renaud n'était pas né dans la rue, qu'il n'était pas vraiment le voyou qu'il se jouait d'être et qu'il était si peu costaud que l'aigle aux ailes déployées qu'il souhaitait se faire tatouer dans le dos avait dû être remplacé par un moineau, mais... « y a des moineaux rapaces¹ ». Et c'est dans cette incroyable entreprise de déconstruction de l'image de soi que l'on trouve les magnifiques vers cités en exergue.



Marcel Sanguet

grés | Téléchargé le 06/08/2016 sur <https://shs.cairn.info> (IP: 216.73.216.36)

À l'époque, Renaud, il est très amoureux de la copine de son pote Gérard – Gérard Lanvin, l'acteur, pas Gérard Lambert, le « fils maudit des grandes cités dortoirs » de la chanson². Il lui écrit plein de belles chansons à son amoureuse, et rêve l'enfant à venir, Pierrot qu'il s'appelle. En 1979, dans « *Chanson pour Pierrot* », il l'habille d'un « jean, d'une mobylette, d'une paire de santiagos », il sait qu'il n'ira pas à l'école et qu'il lui apprendra des gros mots et des chansons que le petit trouvera débiles. Renaud lui parle à cet enfant du rêve :

« Vu qu't'es né dans ma tête
et qu'tu vis dans ma peau,
j'ai construit ta planète
au fond de mon cerveau³. »

Il est merveilleux, ce Pierrot ; enfin... merveilleux pour son père essentiellement. Car, même

en 1979, un petit attifé comme un voyou de banlieue, désertant l'école pour lui préférer les bistrotts, à qui son père offre un couteau et apprend la truande, pas sûr que les services sociaux de l'époque pré-mitterrandienne aient validé un tel projet éducatif et apprécié de telles compétences parentales.

Mais de quel amour s'agit-il au juste ?

Pierrot, c'est un gamin des rues, fringué pour faire peur au bourgeois qui passe et qui refuse de « traîner dans son cartable la connerie de [ses] aînés⁴ » ; Pierrot, c'est celui qui fréquente les rades de banlieue plus que les écoles du centre-ville dans l'espoir d'y trouver une fraternité, c'est-à-dire des copains capables tous les soirs de « refaire le monde à leur image⁵ » en s'envoyant suffisamment d'alcool ou de « p'tit joints⁶ » pour supporter la douleur de vivre.

Pierrot n'est rien d'autre que Renaud, ou plutôt, il faudrait dire : Pierrot n'est rien d'autre que l'image de Renaud, celle qu'il aurait pu se faire tatouer sur la peau à la place du moineau, car il l'a dans la peau ce Pierrot.

Mais de quel amour s'agit-il au juste ?

Appelons ça, en bon freudien, amour narcissique. Amour narcissique qu'il ne faudrait pas hâtivement condamner car il permettra au parent d'investir son enfant, de l'habiller d'une tenue cousue main entre rêves et idéaux. Mais, comme tout vêtement de luxe imaginé pour des mannequins ayant quitté depuis longtemps la charnalité humaine, cette tenue risque bien de coincer un peu aux entournures.

Et puis d'abord, à qui il ressemble, Pierrot ? Surtout pas au père de Renaud, bourgeois aisé, protestant puritain et intellectuel germaniste travaillant à la très collaboratrice Radio Paris durant la guerre. Il apparaît, pour tout dire, curieusement être l'exact opposé de ce qu'était son grand-père.

Qu'il y ait un peu de règlement de compte œdipien là-dedans ne nous étonnerait guère !

L'important, c'est quand même ce « p'tit bonhomme qu'arrive en décembre⁷ ». Mais l'image merveilleuse de l'enfant à venir va se heurter à la réalité du bébé : en août 1980, Renaud exauce enfin ses vœux et devient père. D'une ravissante fillette prénommée Lolita. La réalité est toujours cruelle. Mais que serait Lolita sans Pierrot ?

Et si, finalement, la réalité n'existait que grâce à l'imaginaire qui la précède ?

Que je m'aime

*« J'suis qu'un fantôme quand tu vas où j'suis pas
Tu sais, ma môme, que j'suis morgane de toi »
« Morgane de toi », 1983.*

L'amour semble, pour les derniers romantiques, pour les grands naïfs ou pour les actuels férus de psychologie positive, une évidence. Lien oblatif à l'autre, l'amour est une générosité absolue, il est ce que l'on offre sans contrepartie ni calcul. L'amour est moral, il serait, selon certains, la nature profonde de Dieu et le fondement de notre société d'humains. Alors, aimons-nous

les uns les autres pour construire un monde meilleur ! Depuis le temps que l'on ressasse la prescription, on se demande d'ailleurs bien pourquoi le monde est toujours en guerre, à quelque échelle qu'on le regarde. Il est vrai que si l'on considère que les gentils, c'est nous, et que les méchants, ce sont les autres, alors, on peut toujours justifier la haine et la violence par défense de l'amour et de la paix. Le raisonnement apparaît digne d'un jésuite, pourtant, il y a quelque chose qui, indissociablement, noue l'amour et la haine.

« Hainamoration », disait Lacan.

Mais pourquoi la haine viendrait-elle se nicher au sein du merveilleux projet de l'amour ? Pourquoi ne peut-on éprouver simplement et pleinement le sentiment pur de l'amour ? Souvent, les individus découvrent cet étrange paradoxe après une rupture amoureuse : ça ne marchera jamais parfaitement, « il n'y a pas de rapport sexuel », comme disait encore Lacan, c'est-à-dire que l'adéquation heureuse entre l'un et l'autre – calculée aujourd'hui par l'algorithme du site de rencontre – ne sera hélas pas au rendez-vous. Mais pas de quoi déprimer, l'amour est ainsi fait qu'il possède en lui une bonne dose de haine... ce qui permet de ne pas se confondre totalement avec l'autre.

Chacun cherche donc sa chacune mais en souhaitant avant tout s'y trouver lui-même ! Amour est d'abord narcissique, amour de soi projeté dans l'autre. Dans le meilleur des cas, cela fonctionne plutôt bien. Mais un temps seulement, le temps de la fusion, de la passion ; lune de miel qui

ne tarde pas trop à prendre une saveur amère quand l'autre qu'on croyait soi réintègre son propre territoire. La haine apparaît alors. Et cette haine que l'autre ne soit pas soi permet justement qu'on le reconnaisse autre. Et qu'on puisse alors l'aimer pour ce qu'il est !

« Hainamoration », disait Lacan.

Complexe, ce nouage entre amour narcissique et amour objectal, subtil tissage que chantent les poètes et déplorent les chantres du bonheur comme en trouve tant aujourd'hui. Car le bonheur est à la mode, dans les livres, au travail, en famille, il sera la récompense pour celui qui respecte sagement les injonctions du discours capitaliste en consommant ce qu'il faut et en se réalisant soi-même comme il le ferait d'une petite entreprise.

Mais « le bonheur, cette affaire de médiocre et qui use le cœur⁸ », ne se trouvera assurément pas dans l'amour. Tant pis. Alors aimons-nous, comme on dit dans les stages de développement personnel. Mais attendons-nous à souffrir sitôt que l'on tente d'aimer quelqu'un d'autre que soi-même ! L'attention portée au narcissisme aujourd'hui témoigne de cette souffrance dont il faudrait nous soulager : faisons les autres à notre image et tout ira pour le mieux. Le développement personnel prône effectivement la réalisation de soi et la capacité à transformer le monde pour se le faire à sa mesure : estime de soi et *empowerment* sont les deux mamelles de l'individu épanoui postmoderne.



Chacun cherche donc sa chacune mais en souhaitant avant tout s'y trouver lui-même !

Et les enfants, dans tout ça ? L'amour porté aux enfants n'est en rien d'une nature différente. Narcissique de toute évidence, il permet d'investir en l'enfant les objets idéalisés que l'on porte en soi. Objets qui peuvent avoir des statuts très différents : certains fils à papa doivent poursuivre des études leur permettant d'hériter de l'entreprise familiale, quand d'autres seront « pharmaciens parce que papa ne l'était pas⁹ ». Ces objets idéalisés représentent tout autant ce que le parent est fier de posséder que ce qu'il regrette de ne pas avoir : matériel, valeurs, qualités. À charge pour l'enfant d'accepter le léonin contrat en échange de sa venue au monde.

Pierrot, on se l'imagine bien sur sa mobylette en tenue d'arsouille, titi parisien mâtiné de cuir zonard, séchant l'école pour courir l'aventure et poétisant sur les barricades la révolution en cours. Le refus de l'institution est un thème récurrent chez Renaud et la révolution sa conséquence, mais de quoi, au juste, ne voudrait-il pas hériter ?

« Je v'nais de manifester au Quartier
J'arrive chez moi fatigué, épuisé,
Mon père me dit : Bonsoir fiston,
comment qu'ça va ?
J'lui répons : Ta gueule, sale con, ça t'regarde pas !
Et j'ui ai dit : Crève salope !
Et j'ui ai dit : Crève charogne !
Et j'ui ai dit : Crève poubelle !
VLAN ! Une beigne ! »
« Crève salope », 1968.

Renaud reste le chanteur de l'enfance. Le succès indémodable de « Morgane de toi » en témoigne. Mais les enfants de Renaud ne sont pas de gentils bouts de chou qui font la fierté de leurs parents. Ils sont mélancoliques face au monde dont ils héritent et ne souhaitent qu'une chose : le refonder par la révolution.

Le thème est récurrent dans toute l'œuvre du chanteur énervé : le vieux monde, bien assis sur ses institutions, cherche à se reproduire à l'identique en réprimant l'énergie révolutionnaire de l'enfance. La lutte est éternelle, chaque génération tentant de bousculer le conformisme bourgeois dans lequel s'est tranquillement installée la génération précédente. Ce sont parfois les jeunes qui gagnent la bataille et c'est une époque révolutionnaire, ce sont souvent les vieux qui s'imposent et c'est une époque réactionnaire.

La violence se situe des deux côtés, comme Brecht l'a illustré dans une fulgurance magnifique :

« On dit d'un fleuve emportant tout qu'il est violent
Mais on ne dit jamais rien de la violence
Des rives qui l'enserrent¹⁰. »

Renaud, lui, parle des rives qui contrôlent la course du fleuve de l'enfance. Chez lui, l'enfance se meurt quand cette énergie n'est plus disponible, et quand le sujet s'en aperçoit, il ne reste que la mélancolie de constater que, cette fois encore, les adultes ont gagné.

« Mort l'enfant qui vivait en moi
Qui voyait en ce monde-là
Un jardin, une rivière
Et des hommes plutôt frères¹¹. »

« Tu sais que les grands
Ceux qu'on s'ra jamais
Méprisent souvent les chiens sans collier¹². »

Un autre titre est représentatif, il s'agit du morceau « Son bleu » (1994). C'est l'histoire d'un vieux militant communiste de 50 ans qui se fait virer de son usine et rentre à la maison où il pense à son fils, parti faire la guérilla au Nicaragua il y a déjà dix ans, après de sévères disputes entre eux. Un fils qui prônait la lutte armée plutôt que l'action politique :

« Salut pauvre cave
Tu seras toujours un esclave
Eh ben, tu vois gamin
Aujourd'hui j'suis plus rien »

La chanson se termine sur la toujours mélancolique sortie de l'enfance :

« Merde aux hommes et merde à Dieu
Il dit en raccrochant son bleu
Mon enfant a compris mieux que moi
Le bonheur de faire péter tout ça »

La violence entre générations, Renaud l'a pratiquée. Fils de bourgeois, destiné à de belles études, on le retrouve à 16 ans dans la Sorbonne occupée de 68 à écrire une chanson pas tendre intitulée « Crève salope », qui s'adresse dans le premier couplet à son père, puis à ses professeurs, puis aux flics, et enfin aux curés. Renaud n'était sans doute pas à la hauteur des attentes de son père, mais il faudrait également ajouter comme hypothèse – si l'on voulait vraiment psychologiser son œuvre – que son ascendance n'était peut-être pas non plus à la hauteur de son idéal de gamin trop bien élevé.

« On dit d'un fleuve emportant tout qu'il est violent
Mais on ne dit jamais rien de la violence
Des rives qui l'enserrent. »

Toujours est-il que depuis Sophocle et Freud, les fils en veulent à leur père. L'inverse étant également vrai. L'un comme l'autre ne sont jamais ce qu'ils devraient être. Les pères sont inconsistants, les fils ingrats. Certains pour s'en consoler se mettent à boire.

Construction d'une image

« J'aimerais bien un jour
 Y coller un marmot
 Ouais, un vrai qui chiale et tout
 Et qu'à tout le temps les crocs »
 « Ma gonzesse », 1979.

Renaud rêve de Pierrot et du père qu'il sera pour lui, exact négatif du père qu'il a eu. La rêverie sur l'enfant à venir est façon pour le parent de se réassurer sur son sentiment d'existence : l'enfant né de lui, objet issu de son être, bout de soi, réalisera ce que lui-même a plus ou moins raté.

C'est là le premier costume du bébé, des habits pas tout à fait neufs mais dignes d'un empereur. Nous avons tous été roi un jour, dans le fantasme de ceux qui nous ont fait naître et nous avons aussi inventé de nouveaux rois pour nous consoler un temps de la médiocrité de la réalité.

Nous avons tous été roi un jour, dans le fantasme de ceux qui nous ont fait naître.

Le roi à venir de Renaud s'appelle Pierrot. C'est un garçon des plus sympathiques qui possède une pulsionnalité débordante et qui agit son désir sans se soucier des bonnes manières. Pierrot échappe à la d'« homestication », selon le bon mot de Lacan. Aujourd'hui, évidemment, ce Pierrot-là serait diagnostiqué TDHA et traité en conséquence, grâce à la science correctrice de la chimie et de la rééducation.

Pierrot, c'est le genre à pas se laver les pognes avant de venir à table, à traiter son père d'ivrogne et à se moquer de ses chansons. Il sèche les cours

et apprend des gros mots pour devenir autre chose que ce que la société bien-pensante veut faire de lui. Et Lolita, bien inspirée par le Pierrot qui l'habite, reprend le thème :

« Quand je serai grande je veux être heureuse
 Savoir dessiner un peu
 Savoir me servir d'une perceuse
 Savoir allumer un feu
 Jouer peut-être du violoncelle
 Avoir une belle écriture
 Pour écrire des mots rebelles
 À faire tomber tous les murs¹³ ! »

L'enfant rêvé de Renaud est un rebelle, un affranchi. Il est ce que Renaud ne pourra jamais tout à fait être, coincé entre héritage bourgeois et désir de révolte.

Chaque génération se doit d'échapper à l'assignation identitaire originaire. Renaud n'a pas réalisé les souhaits de son père en devenant gentil étudiant puis sage intellectuel, mais il n'est pas non plus devenu l'activiste anarchiste auquel il aspirait :

Voici le flot des étudiants
 Propres sur eux et non violents
 Qui s'en vont grossir les rangs
 Des bureaucrates et des marchands
 [...]
 Étudiant en que dalle
 Tu glandes dans les facultés
 T'as jamais lu Le Capital
 Mais y a longtemps que t'as pigé
 Qu'y faut jamais travailler

Et jamais marcher au pas
 Que leur culture nous fait gerber
 Qu'on veut pas finir loufiats
 Au service de cet État
 De cette société ruinée¹⁴

Y a pas qu'les mômes, dans la rue,
 Qui m'collent au cul pour une photo,
 Y a même des flics qui me saluent,
 Qui veulent que j'signe dans leurs calots.
 Moi, j'crache dedans, et j'crie bien haut
 Qu'le bleu marine me fait gerber
 Qu'j'aime pas l'travail, la justice et l'armée¹⁵ »

Il ira même, sur le tard, jusqu'à « embrasser un flic¹⁶ ». Peut-être souffrait-il alors d'œdipso-manie¹⁷, folie tout à fait inventée pour l'occasion et qui pourrait désigner le fait de perdre la tête après trop d'alcool consommé pour tenter de soigner une névrose œdipienne non résolue. La pensée de faire du mal aux figures d'autorité devient extrêmement culpabilisée, et le sujet retourne alors dans un premier temps cette attaque contre lui-même. Puis, il cherche à réparer ce qu'il aurait fantasmatiquement abîmé.

Renaud s'invente un Pierrot qui prendra les armes contre un roi cruel à la croisée des chemins pour libérer le peuple de l'oppression. Mais ce roi est aussi un père dont on trahit les idéaux, et quand bien même y aurait-il beaucoup à lui reprocher, cela ne va pas sans une certaine culpabilité ni sans tentative de réparation. L'alcool fait (mal)heureusement oublier bien des douleurs du penser.

Pas plus fidèle, Pierrot ne réalisera pas non plus les fantasmes insurrectionnels de son père. Les enfants ne sont décidément pas là pour achever leurs parents. Qu'on se le dise.

Cruauté de la réalité

« La p'tite a voulu manger
 L'étudiante lui dit, "Bon,
 J'vais t'préparer une purée
 Au jambon"
 Ma fille a dit "Y a du gras"
 A foutu l'assiette par terre
 C'est normal, elle aime pas l'gras
 Elle aime que son père »
 « Baby sitting blues », 1985.

Donald W. Winnicott, en 1947, écrit ce fameux article « La haine dans le contre-transfert », resté célèbre surtout pour la liste non exhaustive qu'il dresse des bonnes raisons pour une mère ordinaire de détester son enfant. « Même un garçon », ajoute-t-il pour s'opposer à Freud qui voyait entre une mère et son garçon l'exemple le plus abouti d'amour inconditionnel. Et parmi toutes ces bonnes raisons, la première citée est : « L'enfant n'est pas sa propre conception (mentale) ».

*Les enfants ne sont décidément pas là pour
 achever leurs parents. Qu'on se le dise.*

La grande trahison de l'enfant est bien là : ne pas être pas la conception mentale de ses parents mais autre chose, un sujet autre qui échappe désespérément à la bienveillance de ses géniteurs.

Mais il ne pourrait advenir sans cet imaginaire qui doit s'affronter au réel. L'enfant est conflit. Et ce n'est pas si évident à accepter dans une époque qui fait promesse (et commerce aussi, d'ailleurs) de développement personnel pour atteindre à la réalisation de soi et au bonheur familial.

Les enfants sont toujours ratés

« C'est pas des histoires, c'est pas du pipeau
Fais gaffe à jamais suivre le troupeau »
« C'est pas du pipeau », 1991.

Trahir sa classe sociale et les habitus qui vont avec ; ne pas devenir ce pour quoi le sujet est né ; quitter les chemins soigneusement tracés par les pères pour s'inventer de nouvelles chaussées de traverse ; perdre sa destination. Ce n'est pas si facile de refuser le contrat dans une époque obsédée par le mythe de la transmission patrimoniale et par l'héritage culturel. Les bons fils respectent les bons pères et reprennent le flambeau pour développer l'entreprise familiale et prospérer de génération en génération. Certes, on peut accorder le pas de côté aux quelques méritants qui s'extraient de leur condition première pour accéder à la classe supérieure, mais qu'en est-il des illuminés qui procéderaient du contraire ?

On pense aujourd'hui à ceux qui, se réclamant de Bourdieu, clament leur réussite sociale : partis du plus bas, ils côtoient les plus grands, du côté des succès littéraires ou entrepreneuriaux. De ceux-là, il n'y a finalement pas grand-chose à dire, tant leur discours est conforme à la réussite individuelle du monde néolibéral.

La réalité du développement de l'enfant, c'est qu'il va s'éloigner progressivement du désir narcissique des parents à son endroit.

Non, ceux qui sont intéressants, ce sont les autres, les bourgeois qui s'envoyotent, les dominants qui s'encrapulent, les assis qui se lèvent soudainement pour fabriquer un monde meilleur. Renaud est de cette trempe d'hommes. Ses chansons sont imprégnées de la nostalgie douloureuse d'une enfance indisciplinée et rebelle.

L'enfance pour Renaud attaque la discipline établie et dérange la génération précédente, elle fait du bruit et crée le désordre d'un monde meilleur. Les enfants de Renaud ne sont pas que tendres, ils prennent parfois les armes²¹ pour faire justice et se délivrer du joug des bien-pensants et bien nantis. Mais les enfants de Renaud, comme tous les enfants, se montrent finalement incapables de réaliser pleinement le rêve du parent. Chez Renaud, les fils de bourgeois trahissent leurs origines et déçoivent mais ils ne parviennent finalement pas tout à fait à se débarrasser totalement de ce que leur a transmis leurs parents. Et il y a fort à parier que les fils de révolutionnaires pourraient bien un jour se retrouver à commercer avec l'impérialisme. Tout en regrettant quand même de ne pas réussir à offrir « le matin du grand soir²² » à leurs parents.

« La lutte armée ça va
Quand t'as pas d'autre choix
Avec les gringos
On a trouvé plus malin

On fait du négoce
 La main dans la main
 Les banques la CIA
 Sont nos meilleurs clients
 L'argent de la coca
 Eh ! C'est toujours de l'argent
 Adios Che Guevara ! Que viva Marijuana²³ ! »

On trouve chez Brel une belle illustration dans la chanson « Les bourgeois ». Les trois amis à 20 ans se prennent pour Voltaire ou Casanova et emmerdent consciencieusement les bourgeois de l'« Hôtel des trois faisans ». Mais en fin de chanson, parvenus tous trois à l'âge mûr, devenus notaires, ils se plaignent à leur tour au commissaire des jeunes « peigne-culs » leur montrant leur derrière au sortir de chez la Montalant.

Ne faudrait-il pas plutôt considérer la condition du sujet comme un éternel ratage ?

Que faut-il en conclure ? Que l'enfance rebelle s'achève lorsque, fatigué, « fatigué d'espérer et fatigué de croire à ces idées brandies comme des étendards²⁴ », le sujet se réveille adulte, déçu de ce qu'il est devenu mais installé dans le pouvoir et conscient de la nécessité de l'ordre et de l'autorité ?

Ou bien, ne faudrait-il pas plutôt considérer la condition du sujet comme un éternel ratage ? L'enfant pas plus que l'adulte n'est destiné à devenir ce qu'il est. Contrairement à la vulgate répandue par le développement personnel, le sujet n'est pas le résultat d'un succès acquis sur

l'environnement et qui lui permettrait d'exprimer ses fabuleux potentiels. Le sujet est celui qui, contre toute attente, ne parvient pas à satisfaire aux idéaux qui le baignent (ceux de ses parents, ceux de son époque). Encore plus précisément, le sujet est celui qui agit pour échapper à cet empiètement du désir de l'autre sur son propre devenir.

Avant même que la réalité ne se charge de les désillusionner sévèrement, certains vont même jusqu'à anticiper ce mouvement et s'échappent pour inventer de nouvelles formes.

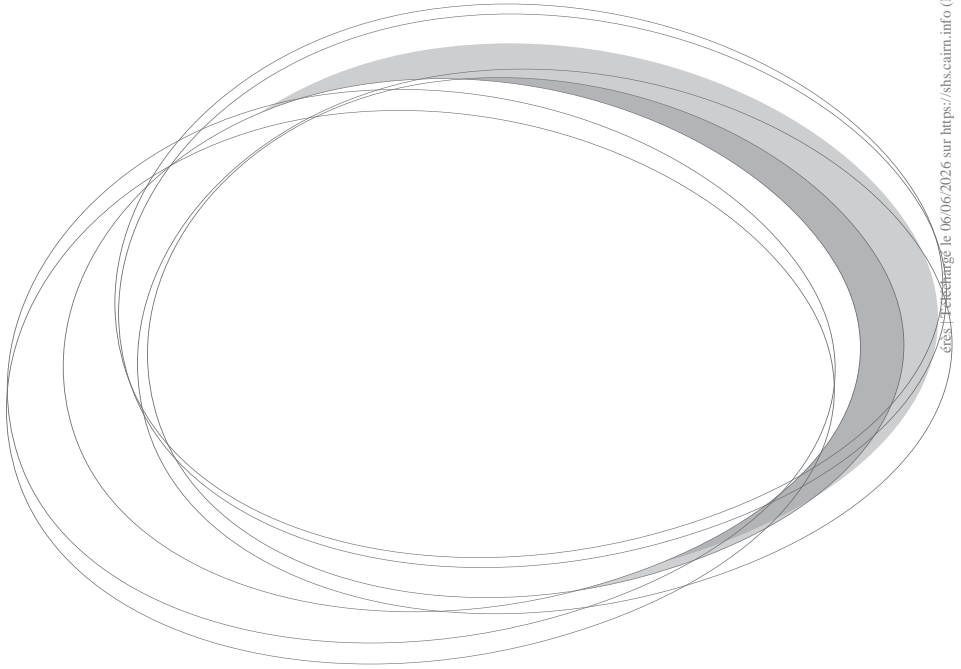
Ce sont eux qui feront le monde de demain. Si nous accordons suffisamment de confiance à leurs égarements de jeunesse.

Résumé

En balade le long de l'œuvre de Renaud, l'auteur montre comment l'artiste s'est saisi des désordres de l'enfance pour les mettre en chansons. Les enfants de Renaud sont toujours prêts à renverser le monde établi par la génération précédente pour se construire en tant que sujets de leur propre désir. Ils restent pourtant toujours imprégnés des premières projections idéales de leurs parents. L'enfant ne peut alors se construire que dans le conflit. Conflit qu'il s'agit de supporter et d'accompagner.

Mots-clés

Renaud, enfance, narcissisme, amour parental, conflit.



-
1. « Peau aime », 1979.
 2. « Gérard Lambert », 1980.
 3. « Chanson pour Pierrot », 1979.
 4. « Étudiant, poils aux dents », 1981.
 5. « Peau aime », *op. cit.*
 6. *Ibid.*
 7. « En cloque », 1982.
 8. « P'tite conne », 1985.
 9. J. Brel, « Rosa », 1962.
 10. B. Brecht, « Sur la violence », dans *Poèmes 1934-1941*, t. 5, Paris, L'Arche éditeur, 1997, p. 111.
 11. « Morts les enfants », 1985.
 12. « C'est pas du pipeau », 1991.
 13. « C'est quand qu'on va où ? », 1994.
 14. « Étudiant, poils aux dents », *op. cit.*
 15. « Où c'est qu'j'ai mis mon flingue ? », 1980.
 16. « J'ai embrassé un flic », 2016.
 17. Mot-valise inventé par l'auteur pour la circonstance, à partir de *Œdipe*, qu'on connaît pour ses problèmes avec ses parents, et de *dipsomanie*, qui décrit l'impulsion morbide à boire des liquides alcoolisés avec excès.
 18. « Je veux pas rater Télé Foot », 1981.
 19. « Pochtron », 1982.
 20. « Ta batterie », 2016.
 21. « Morts les enfants », *op. cit.*
 22. « Socialiste », 1988.
 23. « Adios Zapata », 1994.
 24. « Fatigué », 1985.